La Révolution française
Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française
Georges Lefebvre | 2010

Lefebvre au travail, le travail de Georges Lefebvre : un océan d'érudition sans continent Liberté ?

Pierre Serna

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/lrf/165
DOI : 10.4000/lrf.165
ISSN : 2105-2557

Éditeur
IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

Référence électronique
Pierre Serna, « Lefebvre au travail, le travail de Georges Lefebvre : un océan d'érudition sans continent Liberté ? », *La Révolution française* [En ligne], Georges Lefebvre, mis en ligne le 16 juin 2010, consulté le 27 août 2022. URL : http://journals.openedition.org/lrf/165 ; DOI : https://doi.org/10.4000/lrf.165

Ce document a été généré automatiquement le 27 août 2022.

Tous droits réservés

Lefebvre au travail, le travail de Georges Lefebvre : un océan d'érudition sans continent Liberté ?

Pierre Serna

1 L'année 2009 a vu le cinquantième anniversaire du décès de Georges Lefebvre et, à ce titre, il revenait à l'Institut d'histoire de la Révolution Française, de marquer cette date en consacrant le deuxième numéro de sa revue électronique à l'œuvre de celui qui le fonda en 1937. Jean-René Suratteau, rapporte, dans l'hommage qui fut rendu à la mort de Georges Lefebvre, une citation du maître largement révélatrice de l'ambiance assidue, et de l'atmosphère, toute de rigueur républicaine qui fut celle de l'Institut durant ses années de magistère : « On ne peut guère faire de l'Histoire avant l'âge de cinquante ans... Avant, on ne doit faire que de l'érudition, que de la recherche »[1]. Pour Lefebvre, dépassant l'âge de l'érudition, l'historien n'était pas encore mûr, car il restait le temps de l'analyse, puis après soixante ans, le temps de la synthèse.... L'anecdote demeure largement révélatrice de l'image renvoyée sans faille de Lefebvre, cinquante ans encore après son décès. Par delà la sévérité constitutive affichée du personnage et revendiquée par ses élèves qui s'érigent dès le décès du maître, en 1959, en gardiens d'une mémoire stricte et quasi-iconique, il faut voir de suite une sorte de confusion, voulue comme une fusion, entre une façon de faire le métier, une façon d'assumer son magistère, une façon de se resserrer autour d'un héritage passé de génération en génération, mêlant de manière complexe, positivisme érudit, don total de sa personne à la recherche, en une sorte de monachisme strictement laïque, (la métaphore de l'effort bénédictin, parfois employée par et à propos de Lefebvre, l'illustre suffisamment). Enfin, il faut percevoir le labeur de l'artisan des époques révolues, telle une manière d'assumer en Histoire un chemin tracé avec une rigueur « marxienne » dans l'approche du passé, voie unique des plus ardues et des plus contraignantes, qui pose comme exigence de principe que l'Histoire sert à compter, peser et mesurer.

2 Ainsi, apparaissent aussitôt deux Georges Lefebvre. L'un incarne l'œuvre complexe, particulièrement riche, née d'une plume, certes érudite, mais toujours fine et nuancée.

Un autre Georges Lefebvre se montre également, construit, montré, érigé en modèle, parfois avec une silencieuse approbation du maître lui-même, (dont chacun rappelle, dans les hommages successifs qu'il a connus, qu'il ne voulait jamais parler de sa personne, alors que tous en parlaient, mais… qu'il laissait faire). Une aura se mit en place autour du maître, de son vivant et immédiatement après son décès, due en grande partie à la garde rapprochée de cette génération d'historiens qu'il avait directement formée : Albert Soboul, Jacques Godechot, Jean-René Suratteau, ou qui lui ont reconnu un vrai magistère, tels Richard Cobb, Kare Tonneson, George Rudé, Alessandro Galante Garonne, Kahashiro Takahashi, entre autres[2]. Il convient donc de démêler ce qui relève de cette opération hagiographique et historiographique, pour redécouvrir l'immense apport de Lefebvre à une actuelle compréhension de la Révolution par son approche méthodologique à la fois dans les champs qui lui ont été contemporains et dans les chantiers ouverts plus récemment. Dans un premier temps de cette introduction, les principaux éléments de la biographie sont rappelés, ils permettront d'évoquer quelques aspects du travail fondateur de Lefebvre tout en insistant sur quelques aspects d'une histoire politique jamais négligée, avant de terminer sur une dimension de l'œuvre moins connue, mais qui passionna Lefebvre durant les dernières années de sa vie : la définition de l'Histoire comme une Science naturelle, comme une « Bio-Histoire ».

Une longue vie au service de l'histoire, de plusieurs histoires…

3 La biographie de celui qui dut attendre 63 ans pour devenir professeur en Sorbonne révèle plusieurs facettes, riches de toutes les potentialités détenues par ce travailleur à l'intelligence hors norme. Agrégé d'histoire et de géographie en 1899, Georges Lefebvre débute sa carrière d'enseignant au lycée de Cherbourg, puis il est successivement affecté aux lycées de Tourcoing, de Lille, et enfin de Saint-Omer. Les contraintes de la Première Guerre mondiale le poussent sur les routes de l'exode et le conduisent à Orléans. Le conflit terminé, son talent de pédagogue déjà repéré, il rejoint les grands lycées parisiens, Pasteur, Montaigne et Henri IV. C'est en 1924, à cinquante ans, qu'il soutient sa thèse, *Les Paysans du Nord pendant la Révolution française*. Il l'avait entreprise en 1904, sous l'influence qu'il a revendiquée comme étant celle de Jaurès, reconnaissant ainsi l'importance de la parution de l'*Histoire socialiste de la Révolution française*, en 1901-1904, et d'une filiation jamais démentie dés lors sur l'ensemble de ses travaux. Aussi, lorsque, en 1903, Jean Jaurès fonde la *Commission de recherche et de publication des documents relatifs à la vie économique de la Révolution*, avec ses comités départementaux, Lefebvre en devient-il un correspondant assidu pour le département du Nord.

4 Docteur ès lettres en 1924, il inaugure son enseignement universitaire à la Faculté de Clermont. En 1928, il est nommé à Strasbourg où il découvre Marc Bloch, dont il dira souvent combien *Les Caractères originaux de l'Histoire rurale française*, paru en 1931, l'ont marqué. En 1932, à la mort de Mathiez, il prend la présidence de la Société des Études Robespierristes, « par amitié pour la mémoire de Robespierre ». Plus prosaïquement, il s'agissait d'écarter Sagnac - avec lequel il partageait par ailleurs des rapports cordiaux - sans ménagement aucun, simplement parce que ce dernier était élève d'Aulard et collaborateur régulier de *La Révolution Française*, publication jugée trop modérée, radical-socialiste, à côté de la puissante influence de la nouvelle revue, les *Annales Historiques de la Révolution Française* (*AHRF*), fondée en 1907, par Mathiez, organe de la déjà célèbre SER. Appelé en Sorbonne, en 1935, pour une charge de cours, afin de

remplacer Raymond Guyot, disparu en 1934, il devient, deux ans plus tard, titulaire de la chaire d'histoire de la Révolution française, à la place de Sagnac. Il y reste officiellement jusqu'en 1941, mais il donne le cours de certificat d'études supérieures durant l'occupation, et assure la direction de l'Institut jusqu'à son décès en 1959. Bien que s'étalant sur une cinquantaine d'années, les années d'écriture les plus fécondes, les plus riches d'interprétation et de nouveauté méthodologique, les plus rigoureuses au niveau de l'art de la synthèse se situent dans le climat tendu et dramatique entre 1930 et 1939.

5 En effet, parallèlement à cette brillante carrière institutionnelle, Lefebvre poursuit une œuvre scientifique de première importance. Après la publication de sa thèse et une longue pause, la décennie 1930-1940 voit une intense réflexion sur des domaines nouveaux, comme ceux des mentalités, de la foule, de la politique parisienne. Lefebvre a 56 ans en 1930 et va donner le meilleur de lui-même, en commençant par sa contribution dans la collection « Peuples et Civilisations » consacrée à la *Révolution*, (t. XIII, Halphen & Sagnac, 1930, rédigeant la partie consacrée à la période 1789-1795, p. 1 à 235)[3]. Dans la poursuite des conclusions de sa thèse, il synthétise, en 1932, les pistes d'une histoire agraire encore en chantier, dans ses *Questions Agraires au Temps de la Terreur*[4]. Dans cette recherche obstinée d'une voie paysanne autonome au sein de la Révolution, Il invente ensuite quasiment l'histoire des mentalités, posant des jalons essentiels pour comprendre la Révolution à travers la psychose du complot avec *La Grande Peur*, et imagine la piste, des plus fécondes, d'une histoire des rumeurs et de leurs conséquences en Révolution, en 1932[5]. Marc Bloch dans sa toute nouvelle revue les *Annales d'histoire économique et sociale* ne s'y trompe pas et titre son compte rendu « L'erreur de la 'Grande Peur' comme symptôme d'un État social », soulignant la pertinence méthodologique et la qualité de la démonstration[6]. En 1936, il écrit son *Napoléon*, sorte de couronnement de sa réflexion, qui le pousse à concevoir tout l'Empire comme une continuation directe de la Révolution, Napoléon était présenté sous l'aspect d'un homme poursuivant – parfois malgré lui- la tâche de la décennie 1789-1799.

6 Lefebvre ne cache pas une sorte d'admiration pour l'action et la force mentale du personnage, ce qui ne va pas sans poser problème d'interprétation, non parce que l'on pourrait soupçonner Lefebvre d'une quelconque sympathie pour le fossoyeur de la République, encore que Georges Lefebvre n'ait pas caché son mépris pour les arrangements du Directoire, qu'il situe dans le droit fil de la corruption des Thermidoriens, mais parce qu'il conçoit une continuité entre l'action du Comité de Salut public et le Consulat qu'il définit comme une « nécessité de dictature » pour changer profondément les structures de la France. Cette conception appelle une réflexion sur ce que l'on peut qualifier de « pessimisme politique » de Lefebvre face à la question de la liberté, question essentielle, laissée pour compte le plus généralement dans le commentaire de son œuvre, et qui ouvrit finalement, au lendemain de la mort du maître, un vrai boulevard de contre-interprétation de la Révolution à Denis Richet d'abord et à François Furet, continuant le travail largement ébauché par Alfred Cobban dès 1954 dans sa critique du mythe d'une Révolution bourgeoise aux origines du bouleversement de 1789[7]. Cette question de la liberté selon Lefebvre, qui utilise le terme certes mais dans une dimension collective - communautaire et largement réactive à un monde ancien - jusque là peu discutée, est pourtant centrale dans le travail de cet historien et dans son système d'interprétation globale de la Révolution. 1789, puis 1793 ont permis une conquête du droit, une abolition de la féodalité, ont

forgé une lutte sociale sans précédent, révélant et la paysannerie à elle-même et la bourgeoisie face à ses responsabilités de classe dirigeante.

7 Dans tous ces acquis qui fondent un monde nouveau, la question de la liberté, comme principe faisant agir chaque individu selon son bon vouloir, reste en suspens, comme si Lefebvre avait intégré cette certitude que 1 400 ans de joug, pour reprendre une idée des contemporains, ne pouvaient s'effacer en quelques années. La question de la liberté, comme conquête des individus formant une société de la libre entreprise, devenait ainsi un problème secondaire au regard d'autres conquêtes plus fondamentales dans sa grille d'interprétation des acquis de 1789, pour commencer, de la Terreur ensuite. Le lien d'une admiration ni cachée ni feinte entre Robespierre et Napoléon ne se joue-t-il pas là, dans la construction impérative d'un nouvel État qui exigeait un régime d'exception et temporaire à la fois[8] ? En 1937 Georges Lefebvre revient très longuement sur *Les Thermidoriens*, dans un ouvrage de 300 pages, qui surprend par son volume dans la collection publiée chez Armand Colin découpant en période historique de 200 pages la décennie révolutionnaire. L'épaisseur de l'ouvrage constitue la première preuve de l'importance de cette période dans l'histoire de la Révolution et de sa complexité. Georges Lefebvre ne peut que reconnaître l'importance des institutions fondées par les Thermidoriens. Jacques Godechot les résume ainsi : « Presque toutes les institutions créées par les Thermidoriens leur survivront, parfois jusqu'à nos jours. Mises en place, en effet, par des bourgeois, elles devaient facilement s'adapter aux transformations politiques de la France au cours du XIX^{e} siècle »[9].

8 Georges Lefebvre propose enfin en 1939, une nouvelle histoire de l'année 1789 avec la proposition de ces trois Révolutions emboîtées, confirmant la marque des plus grands historiens de la Révolution : ceux qui savent dire pour chaque génération ce que 1789 a représenté pour la France[10]. Dans une préface récente d'une réédition de *The Coming of the French Révolution*, Timothy Tackett a expliqué l'importance pour les études révolutionnaires de cet essai, et la pertinence de faire commencer la Révolution en 1787 en enchaînant les trois Révolutions (l'aristocrate, la bourgeoise et la populaire)[11]. Cependant la parenthèse tragique de la guerre ne freine pas son ardeur au travail, même s'il faut attendre 1946 pour que paraisse son cours sur le Directoire, donné durant l'Occupation, alors que Lefebvre est à la retraite depuis 1941. Il a accepté la charge de cours sur la Révolution, afin d'empêcher qu'un partisan de l'État français n'occupe la chaire d'Histoire de la Révolution Française[12].

9 Parallèlement à ce travail de publication sur le front de l'érudition et de synthèse de grande qualité, Georges Lefebvre se transforme en rassembleur, impulsant la recherche et la dirigeant dans son domaine. Depuis le 6 janvier 1938, il participe à la Sous-Commission, organe permanent de la Commission d'Histoire économique de la Révolution, créée par l'arrêté ministériel du 23 décembre 1903, sous la présidence, à l'origine, de Jaurès. La tâche qui attend Georges Lefebvre est importante et lourde du point de vue du labeur à la tête de la chaire d'histoire de la révolution, mais elle s'avère encore plus pesante du point de vue symbolique : il doit notamment préparer le 150^{e} anniversaire de la Révolution avec les comités départementaux, et fixer des axes de recherches pour les années suivantes. Il choisit les thèmes qui lui semblent les plus porteurs pour l'avenir : un chantier autour de la bourgeoisie française - formation, identité et développement -, un chantier de la fin de l'Ancien Régime à la Restauration, autour du mouvement des prix au XVIII^{e} siècle et, pendant la Révolution, un chantier autour de la réglementation municipale de la distribution des grains et de la

boulangerie, liées à la question du maximum durant l'an III et l'an IV ; un chantier autour de l'exploitation seigneuriale au XVIII[e] siècle d'après les terriers ; enfin, un ultime chantier autour de la condition des ouvriers d'industrie à la fin de l'Ancien Régime et jusqu'à l'Empire ; le tout devant être synthétisé dans un colloque, entre les 30, 31 mai et 1[er] juin 1939, et conclu par son rapport général[13].

10 C'est dans ce cadre et cette effervescence intellectuelle et institutionnelle qu'il souhaite créer un Institut d'Histoire de la Révolution Française, obtenu par un décret ministériel le 27 octobre 1937. L'Institut est désormais intégré à la Faculté des lettres de Paris[14]. Sa mission consistait à préparer, dans l'ambiance qui suivit la victoire du Front Populaire, une célébration républicaine du 150[e] anniversaire de la Convocation des États-Généraux, et à poursuivre la publication de documents relatifs à l'Histoire de la Convocation des trois Ordres[15]. Dès lors, les efforts de Georges Lefebvre – comme ceux de tous ses successeurs - vont consister à trouver des collaborateurs rétribués pour les tâches de publication et à se mettre en quête de fonds, déjà difficiles à trouver à l'époque... puisqu'il conclut une de ses missives de demande de subvention par une formulation prémonitoire et encore valable pour le début du XXI[e] siècle... : « L'Institut, cela va de soi, ne peut offrir que le travail de ses membres ».

11 Le 3 mai 1939, le nouvel Institut recevait bien ses crédits, deux jours avant la date anniversaire de l'ouverture des Etats Généraux... mais quelques semaines avant la guerre. Quelques dates clés connurent pourtant des manifestations en cet été dramatique : le 23 juin, les 12 et 14 juillet, les 20 et 21 septembre, furent marqués par des discours et des commémorations officielles[16]. Une exposition originale fut envisagée, à côté de celle, plus classique, du musée Carnavalet, afin de célébrer l'émancipation des hommes de couleur. La guerre et la rigueur budgétaire qu'elle imposait immédiatement, allaient tout transformer et restreindre l'ensemble du programme de publications scientifiques, réduit à sa proportion la plus congrue durant l'Occupation tragique, comme on le sait, à Lefebvre[17].Le travail de recherches et d'organisation des futures publications continua parmi les difficultés que l'on peut imaginer, entre 1940 et 1944, sans budget, avec la précarité du jeune personnel masculin menacé par le STO, et des conditions de travail éprouvantes, plus aucune salle de lecture, par exemple, n'étant chauffée à Paris. Lefebvre continua d'assumer sa direction - et même au-delà de 1945 - car si le professeur Dunand lui succéda, c'est bien lui qui demeura directeur de l'IHRF jusqu'à sa mort, cumulant donc les fonctions de président de la Sociétés des Etudes Robespierristes, de Directeur des AHRF et de directeur de l'IHRF.

Une œuvre dynamique, encore à explorer.

12 Cinquante ans après son décès, demandons-nous quel regard une nouvelle génération peut porter sur cette œuvre que l'on peut sans exagérer qualifier d'immense. Il revient à Albert Soboul d'avoir le mieux synthétisé ses apports encore à prendre en considération sur la paysannerie française. Lefebvre, à la suite de l'intuition de Jean Jaurès, remit au centre du processus révolutionnaire, l'histoire paysanne de la Révolution[18]. Dressant le tableau de l'histoire sociale autour des concepts de lutte et de domination que le second âge de la féodalité durant la seconde moitié du XVIII[e] siècle avait esquissé, il met au jour et démontre une réelle compréhension et une réelle prise de conscience paysanne, au plus bas de la société. Dès lors, il recherche la spécificité, les particularités de la culture paysanne et, par là même, des traits de la crise d'Ancien

Régime, des liens entre l'Ancien et le Nouveau Régime, rattachés par delà 1789 par la question explosive des « communaux » et ce jusqu'au début du Directoire[19]. Dans ses synthèses, il n'oublie jamais de rendre hommage à Tocqueville, fin observateur de l'adhésion paysanne au processus révolutionnaire et condition, au moins pour les années 1789 et 1790, du début de la Révolution et donc de l'enclenchement d'une dynamique que plus rien ne pouvait arrêter[20]. Dès 1914, Georges Lefebvre avait fait publier ses *Documents relatifs à l'Histoire des Subsistances, dans le District de Bergues pendant la Révolution*, présentant une étude de la production agricole et du commerce des grains dans la moitié septentrionale de la Flandre maritime au travers des crises successives depuis 1788 jusqu'à 1793. Il pousse son investigation sur les vicissitudes de la réglementation concernant les communaux jusqu'en fructidor an IV. Georges Lefebvre démontre au cœur de l'étude, la contradiction entre, d'un côté, le fondement de l'organisation sociale construite sur la propriété individuelle et la liberté de production et, de l'autre, les conditions d'application des lois, notamment sur le maximum des salaires et des prix, étudié non comme une mesure économique mais comme une nécessité politique imposée par les circonstances de la guerre[21].

13 Dans ces conditions et sans nationalisation de la terre, le maximum devient le véhicule de la Terreur et constitue tant que dure la Terreur politique, un moyen de lutte efficace pour les communautés paysannes. Le maximum des grains consista donc en une forme juridique du contrôle des prix et des ventes et de fait représente un facteur efficace contre le spectre de l'accaparement et la réalité des accapareurs, sujet tenace et réel d'angoisse collective parmi la population, depuis la Guerre des Farines du printemps 1775.

14 Ces travaux sur les paysans et la Terreur se fondaient également sur sa thèse, *Les paysans du Nord pendant la Révolution française*, éditée en 1924, sur les propres fonds de l'auteur, grâce à ses travaux de traduction et de commentaires de textes médiévaux anglais[22]. La marque de l'historien dans sa rigueur, qui apparaissait déjà dans les 200 pages de tableaux statistiques avec 1100 registres dépouillés, fut saluée en tant que telle par Mathiez considérant son contemporain, dans le compte rendu qu'il fit pour les AHRF, comme appartenant à la « race des bénédictins »[23]. La nouveauté du travail portait sur la structure foncière des différents groupes sociaux (la noblesse possédant de 12 à 22% des propriétés, la bourgeoisie de 16 à 28 %, les paysans de 30 à 42 %), et sur cette redistribution après la vente des biens nationaux. La révolution allait opérer une redistribution de la terre provoquant une nouvelle répartition sociale et inventant l'originalité d'un modèle français pour au mois plus de cent ans dans les régions de grande culture (le paysan propriétaire face au gros propriétaire capitaliste).

15 Une révolution du droit fondamentale dans la façon d'extirper la féodalité s'était produite, et néanmoins elle accouchait d'une révolution socialement conservatrice dans le renforcement de la grande propriété et la constitution de réseaux de grands laboureurs, ce que la thèse de Jean-Pierre Jessenne a continué de démontrer en dressant le portrait de cette fermocratie entreprenante et contrôlant le marché du travail et de la production par la constitution de réseaux serrés de clientèle[24].

Que dit Lefebvre aujourd'hui ?

16 Un autre chantier retient l'attention de l'historien. Avec, à la fois, passion et retenue, Georges Lefebvre, participe aux controverses des historiens de son temps, largement

construites autour de la validation d'un paradigme marxiste de lecture de l'histoire. La réflexion, non seulement sur les classes populaires, mais aussi sur la compréhension de l'ascension bourgeoise au XVIII[e] siècle jusqu'à la conquête du pouvoir en 1789, prémisse de tout le XIX[e] siècle, ne cesse de l'interpeller[25]. La révolution bourgeoise et son impact dans l'histoire du monde occidental donnent un sens politique à cette domination que l'Angleterre et les Etats-Unis traduisaient plutôt économiquement... mais que la France allait réaliser plus spécifiquement du point de vue politique, interprétation fortement critiquée pour son déterminisme construisant l'inévitabilité de la révolution selon Alfred Cobban.

17 Avec le recul, peut-être est-il plus facile de constater que ni Lefebvre, ni ses trois mousquetaires, Richard Cobb, George Rudé mais surtout Albert Soboul, n'ont perçu le danger de ce qu'ils ont délaissé : une histoire des élites en Révolution (et pas simplement de la bourgeoisie en tant que classe), dans la croyance que les classes populaires font l'histoire, ou du moins impriment à l'histoire les mouvements les plus intéressants à décrypter. Cet acharnement louable d'une existence entière à retrouver patiemment la vie des plus humbles pour leur donner - enfin - la parole, laisse un vrai boulevard interprétatif à toute une école anglo-saxonne. Dès le début des années 1969-1970, des historiens dits « révisionnistes » s'appuient sur une histoire longue des dominations sociales et surtout sur une histoire des idées et des discours politiques et de leur poids dans leur traduction légale, institutionnelles et constitutionnelle, pour démonter l'interprétation issue d'une longue réflexion sur les apports du marxisme à la science historique. C'est là que s'engouffrent, sitôt Lefebvre disparu en 1959, les tenants d'une histoire dite critique de la Révolution[26]. Pourtant, l'historiographie de la Révolution dure longtemps et il se pourrait bien que l'œuvre de Lefebvre, attaquée frontalement, soit loin d'avoir perdu toute attractivité de lecture autrement que sous l'aura quelque peu sclérosée du fondateur de l'IHRF ou d'un passage historiographique obligé incarné par la figure d'un des maîtres de l'Histoire sociale et économique dont on sait bien, et lui le tout premier, qu'en soi et réduite à sa plus simple expression, cette histoire strictement limitée aux chiffres, n'explique rien si elle n'est associée à tous les autres pans de l'Histoire.

18 En fait, ni quand il est l'historien du maximum ni historien de la propriété paysanne, ni encore historien de la féodalité, ni historien du temps du Front populaire, dans aucune de ses différentes facettes, il n'est encore clairement perceptible aux plus jeunes des historiens, en ce début de XXI[e] siècle. En effet, son œuvre est profondément une œuvre de la première moitié du XX[e] siècle français, celle qui révèle un pays encore rural et taraudé par les conflits sociaux depuis 1848, entre bourgeoisie dominante et masse productive, plaie que la Troisième République fut incapable de surmonter, excepté peut être au moment du Front populaire, si cher à Lefebvre comme étape transitoire et illustration possible d'une alliance, un temps, entre classe ouvrière et bourgeoisie éclairée. Tout ce pan de l'œuvre de Georges Lefebvre est demeuré ces dernières années objectivement moins visible, non de la faute d'un défaut de méthode ou d'une monotonie interprétative à partir de la grille de lecture marxiste, mais parce que cet historien sur qui l'influence de Marc Bloch fut déterminante, ne concevait pas, malgré son immense spécialisation scientifique, l'histoire comme autre chose qu'une histoire de temps présent et ses admirateurs les plus sincères l'ont parfois oublié, s'en tenant à une stricte défense du caractère scientifique sans faille de son œuvre-océan.

La Révolution française , Georges Lefebvre

19 Ainsi, comprendre la Révolution au travers des deux conflits internationaux de la première moitié du XX[e] siècle, comprendre le dirigisme du gouvernement révolutionnaire dans la Première Guerre mondiale, le Babouvisme dans le Front populaire, le robespierrisme dans le temps de la Résistance, relevait de la plus grande importance ; et qui néglige ces éléments de conjoncture ne comprend tout simplement pas l'œuvre d'un Lefebvre, qui est aussi fils de son temps[27]. De fait, dans une France moderne urbanisée de façon intensive, jusqu'à saturation de la rurbanisation, les mots du vieux maître sont moins incisifs, même si la méthode demeure irréprochable. Pour autant, Georges Lefebvre, dés lors que le débat s'élève, n'en devient que plus intéressant, comme un témoin-marqueur de la France de l'entre-deux guerres, de ses angoisses, de ses inégalités criardes, de ses tensions et de ses problèmes sociaux qu'illustre la crise perpétuelle du modèle républicain, de 1918 à 1939. Cette dimension constitue - c'est un vœu et en espoir - une clé pour sortir Lefebvre du carcan réducteur de son érudition, dont on comprend bien pourquoi ses détracteurs l'y ont enfermé, oubliant la force du personnage et sa capacité à comprendre les problèmes de son temps, traduits par exemple dans un cours d'historiographie d'Histoire moderne[28].

20 Lefebvre ne s'intéresse pas seulement aux archives et à leur rendu. Il ne cesse d'interroger l'épistémologie de sa science, toujours conscient, lui qui est issu de classes moyennes modestes, de la difficulté pour l'historien à écrire une autre Histoire que celle des dominants. Il demeure surtout lucide sur l'évolution intrinsèque de l'écriture de l'Histoire parallèlement à l'expérience vécue de l'Histoire, problématique qu'il démontre dans sa capacité à projeter ce constat sur les autres historiens ou sur ses engagements de citoyen, lorsqu'il perçoit comme un danger mortel la montée du fascisme et adhère au Comité de vigilance des intellectuels français[29]. C'est ainsi qu'il devient possible de comprendre son hommage des plus appuyés à Tocqueville, en qui il voit un aristocrate du milieu du XIX[e] siècle, le premier qui fut à ce point conscient que la Révolution avait commencé non en 1789, vision inventée pour les besoins de la Révolution bourgeoise, mais en 1787, lorsque les aristocrates imposent à Louis XVI la seule voie qui s'avère possible, celle de la convocation des États Généraux du royaume[30]. George Lefebvre reconnaît bien, en le constatant, que ce ne sont pas seulement le sérieux et le travail de Tocqueville qui le distinguent, mais sa double identité d'aristocrate-démocrate qui lui confère cette fulgurance d'une continuité entre l'Ancien Régime et le nouveau.

Lefebvre, historien du politique

21 Il est encore un autre Georges Lefebvre qui s'offre avec une actualité tout à fait passionnantes, l'artisan d'une Histoire politique aussi, non pas celle de la « Cour et du Château », comme il se plaisait à le dire, mais celle qui donnait tout son sens à l'histoire tout court, une fois mises au jour les structures économiques et les tensions sociales qui en résultent. Ici se dévoile une modernité possible de son œuvre, sans doute transformée dans les joutes idéologiques des années 1960-1980, par ses élèves devenant les avocats intransigeants d'une pensée qu'ils rigidifièrent en ne voulant présenter leur maître que sous l'aspect d'un tenant d'un « scientifisme » marxiste, sûrement réducteur des interrogations profondes de Lefebvre. Le plan de l'ouvrage que les disciples de Georges Lefebvre proposent en guise d'hommage pour le 80[e] anniversaire du maître, en 1954, semble le prouver[31]. L'organisation du Livre est on ne peut plus claire sur les présupposés méthodologiques et analytiques d'une étude d'Histoire : on

part d'une Histoire politique, sorte d'introduction, l'écume visible, pour aborder l'Histoire économique, la structure d'où ressort ensuite le cœur de l'œuvre, l'Histoire agraire, pour terminer dans une quintessence de l'analyse scientifique, en un long développement sur l'Histoire sociale... Hélas, c'est là un hommage qui pétrifie Lefebvre et qui ne procède pas de la même classification, loin s'en faut, dans les articles choisis et censés illustrer sa carrière exemplaire !

22 L'étude de l'article sur Danton suffit à le démontrer[32]. Tout le plan de l'article et de la méthode développée constitue une négation du plan et du sens implicites voulus par les artisans de l'hommage, dont Albert Soboul fut la cheville ouvrière. Dans cet article, véritable modèle d'enquête historique, Georges Lefebvre commence au contraire par poser les fondements d'une histoire économique du personnage, puis il rend compte de son intégration sociale dans le milieu d'Arcis-sur-Aube et poursuit en décrivant sa carrière, peu fameuse dans le milieu de la plaidoirie parisienne. Une fois les acquis fondamentaux de l'infrastructure établis, le plus solidement qu'il soit dans l'instruction du dossier Danton, à l'occasion de la sortie des livres de Hermann Wendel (*Danton*, Rowohlt, Berlin, 1930) et de Louis Barthou, (*Danton*, Paris, Albin Michel, 1932), Lefebvre s'attaque alors, comme il le dit, aux deux problèmes les plus ardus que pose le passé, à tout historien biographe : l'explication psychologique qui doit être loin de se voir tenue pour négligeable avec l'interprétation politique qui l'accompagne.

23 La première est posée comme essentielle pour la compréhension d'un personnage, mais se révèle d'une extrême difficulté pour l'historien, plus difficile même que l'histoire économique, tant elle force l'historien à se frotter à de nouvelles sciences qu'il ne peut plus ignorer en ce début de XX^{e} siècle, lorsque la psychologie devient un élément incontournable d'interprétation des phénomènes individuels et collectifs. C'est là une interrogation de longue haleine dans l'œuvre entière de Georges Lefebvre qui reprend ce problème psychologique dans les sociobiographies individuelles ou collectives, en lui donnant la forme d'une étude des caractères. Il liera celle-ci à d'autres interrogations sur la sociologie, dont il extrait, du moins pour comprendre les ensembles démographiques, l'étude des comportements explicables et rationnels, contre une vision conservatrice qui associe automatiquement foule et brutalité bestiale, ou tout du moins violence incontrôlable[33]... La fin de l'article sur Danton constitue une longue étude sur les actes et prises de positions politiques de Danton et leur signification. Lefebvre a désiré terminer l'étude, non par la description de l'achat de biens nationaux et la reprise de tous les comptes inconnus de tous les contemporains, comptes laissés au tribunal de l'histoire, mais au contraire par une réflexion sur l'inscription réelle de Danton dans la crise politique de 1793 et 1794, afin de démontrer finalement ses erreurs politiques et, selon l'historien, son absence de carrure d'homme d'État, contrairement à Robespierre. Magistrale leçon d'histoire politique au sens strict du terme, que ses élèves allaient minimiser dans l'ordonnancement même des articles de leur professeur. Après 1945, Georges Lefebvre continue à rechercher les moyens de comprendre le fonctionnement social d'une société en crise avant 1789, en Révolution jusqu'en 1794, puis en mutation conflictuelle tout au long du XIX^{e} siècle. Il explique son programme sous forme méthodologique dans les *Annales Historiques de la Révolution Française* en 1939 (p.86), méthode reprise par Labrousse en 1955, au Congrès International des Sciences Historiques à Rome[34]. Ces réflexions conduisent dans un premier temps à un colloque, « Pour l'Étude des Structures sociales », tenu en Sorbonne, le 3 mars 1957. Parallèlement, Lefebvre se proposait d'illustrer cette étude du social en mouvement,

par une étude de cas sur Orléans, qu'il laissa fort avancée, mais sans pouvoir la terminer[35]. Ailleurs encore se trouve une autre modernité des plus actuelles de Lefebvre.

L'historien des mentalités[36]

24 Il est possible de redécouvrir l'historien des paysans, qui réfléchit en historien « marxien », conscient de l'importance des superstructures, c'est-à-dire de la construction des rapports invisibles et des modes d'acceptation de domination et, plus que cela, des systèmes de compensations symboliques dans une société, à un moment donné, par la construction des systèmes religieux et de leurs relations lointaines mais bien réelles avec d'autres systèmes de croyances comme les rumeurs, leur propagation et leur effet incontestable sur le monde social, preuve de l'importance du métalangage religieux dans la politique[37]. Jean-René Suratteau dans sa volonté de penser Lefebvre en historien du politique l'a magistralement démontré avec une rare acuité. Du point de vue de Georges Lefebvre, « ce qui importe le plus pour les hommes dans un événement, ce n'est pas comment il s'est passé réellement, et comment un froid chroniqueur écrivant longtemps après dans le calme et la quiétude de son bureau, connaissant la suite des choses peut les relater, mais comment les contemporains et ceux qui furent mêlés à l'action se sont représentés cet événement, quelle image déformée leur en est parvenue et quelle image déformante ils en ont eux-mêmes léguée à leur successeurs »[38]. Le complot aristocratique, moteur de bien des paniques durant l'été 1789, devient le paradigme de cette intuition de recherche, aux origines du travail de Michel Vovelle sur les mentalités, partie invisible de l'iceberg Lefebvre, mais perçue avec la rigueur de l'étude des testaments provençaux[39]. Encore une génération plus tard, l'article fondateur de Roger Chartier, « L'Histoire comme Représentation », et le travail de Timothy Tacckett, *1789*, *Par la Volonté du Peuple*, contribuent avec force à la déconstruction d'un « furétisme » alors dominant, introduisant l'histoire des représentations comme suite dialectique d'une Histoire sociale intégrant l'histoire des discours, non pour les considérer dans leur vérité, mais dans les effets sociaux et sociétaux qu'ils induisaient sur la société française dans son ensemble au moment de leur production, de leur médiation et de leur perception[40]. L'apport intellectuel de ces deux historiens poursuivant cette magistrale intuition de Lefebvre, superbement mise en forme par Suratteau, montre toute sa vigueur aujourd'hui même, alors que le reflux de la vulgate « furétienne » est sérieusement amorcé[41].

Pour « une bio-histoire » une intuition de Lefebvre qui attend encore son chantier… ou une Histoire de l'invisible : les structures sociales et les facteurs biologiques[42].

25 Ainsi, loin de l'historien totalement positiviste, rivé à une interprétation strictement érudite de l'histoire, l'universitaire se révèle d'une attention extrême à la dimension rationnelle de l'irrationnel, s'interrogeant sur l'importance imaginaire du complot, plus même, interrogeant la nécessité sociale « de forger des fantômes pour les combattre » comme un fait en soi, objectif de la vie en groupe[43]. Cette remarque permet d'aborder le dernier temps de cette présentation introductive de Georges Lefebvre au travail. Le professeur émérite, en retraite, mais de plus en plus actif, saisit bien la complexité de la « machine humaine ». Après la Seconde Guerre mondiale, il va de plus

en plus interroger l'histoire du mouvement social en fonction de la dialectique qui lie le particulier au tout, l'individu à la société, se demandant quelle part de déterminisme social, voire génétique, peut jouer ; s'interrogeant dans ces conditions et de façon de plus en plus fine, mais surement inquiète, sur ce que l'on pourrait appeler la liberté de l'être ou de la foule dans l'action.

26 Comment sur la fin de sa vie, Georges Lefebvre a-t-il manifesté une attention de plus en plus soutenue à une conception de l'histoire qui ferait de celle-ci « une science naturelle de l'observation » et qui, telle une bio-histoire, ou l'histoire comme science naturelle, interrogerait le déterminisme des sociétés humaines et le sens des actions individuelles ou collectives. C'est là que peut intervenir une réflexion sur son rapport avec Mathiez, car s'il « vient » après lui, Lefebvre qui produit surtout entre 1930 et 1940, est, par bien des côtés, un homme de l'avant-Mathiez, sa longévité venant brouiller ce constat, sans que ce constat « vieillisse » un tant soit peu sa production sur le thème de la bio-histoire, au contraire. Les deux hommes sont nés la même année, en 1874, cependant c'est Mathiez qui introduit de façon systématique une analyse marxiste de l'histoire de la Révolution française, entre autres moyens par le coup de tonnerre de la fondation de la Société des Études Robespierristes, en 1907 et qu'il poursuit dans son œuvre et notamment dans son étude sur la vie chère et le mouvement social durant la Terreur[44]. Finalement exténué par une vie de labeur, il meurt en plein cours, en 1932.

27 Certes, Lefebvre connaît bien l'apport que peut offrir une lecture scientifiquement marxiste qu'il revendique parfois, surtout après 1945. Que n'a-t-on dit de sa dernière lecture du *Capital* dans une nouvelle traduction, au cours des années cinquante ! Mais l'ensemble des arguments qu'il accepte si volontiers, par delà l'explication des luttes, c'est à dire les aspects scientifiques et les formes de déterminismes menant à des conflictualités inévitables comme facteur d'accélération de l'histoire, ne relève-t-il que de l'inspiration strictement marxiste ou proviennent-il d'ailleurs, d'une source plus enfouie et qui relèverait du positivisme, de la science médicale, de la biologie, tels que l'école scientifique française du XIX^{e} les lègue au XX^{e} siècle[45] ? Si l'hypothèse est juste, Lefebvre compose une œuvre qui puise aux sources d'un positivisme sociologique à la française, comme système scientifique qui donne à comprendre les mouvements globaux de l'action collective et explique la place de l'autonomie ou non de l'acteur dans l'histoire. Sûrement, cette ultime piste mérite approfondissement car elle permet d'aller un peu plus loin que l'hommage trop classique, attendu et convenu, de Lefebvre pour Jaurès.

28 Lefebvre, reçut à l'école l'enseignement spécial créé par Victor Duruy : à la place des langues mortes, on y enseignait deux langues vivantes, des mathématiques et des sciences de la nature, de l'économie politique et du droit[46]. Il a découvert une ouverture vers les sciences sociales et naturelles, déterminantes dans le climat de construction des jeunes élites intellectuelles de la Troisième République. Il revient à un historien Italien, Aldo Garosci, le traducteur de La Grande Peur, en 1953, chez Einaudi, d'avoir le plus clairement posé ce constat. Ayant vécu à Paris, entre 1932 et 1940, pour fuir le fascisme, Garosci avait bien observé les milieux universitaires français et, de cette observation, il en tire un livre fort instructif, *Storia della Francia moderna (1870 -1946)*[47]. Dans une introduction importante et nuancée concernant le parcours de Lefebvre, il insiste particulièrement sur la parenté existant entre la conception d'une Histoire sociale du maître et le positivisme et les recherches sociologiques du début du XX^{e}

siècle, avec leur influence sur les intellectuels de la Troisième République, via l'œuvre déterminante de Durkheim et, dans le cas de Lefebvre, de Maurice Halbwachs[48]. Le déterminisme de Lefebvre n'aurait pas seulement puisé à une science « marxienne » de l'Histoire, mais bien à une science française du naturalisme philosophique, sociologique, politique, moins visible mais tenace dans son œuvre, sous la forme d'un naturalisme biologique qui allait de plus en plus préoccuper le maître dans ses conséquences historiques et dans sa traduction qu'il percevait comme un des moteurs majeurs du mouvement des sociétés.

29 Pour Georges Lefebvre, les sciences naturelles peuvent être pensées comme le fondement complémentaire de la science historique. Cette intuition s'insère dans un vaste mouvement intellectuel entre 1890 et 1930, rendant compte, avec les progrès de la biologie et d'autres sciences émergentes au XX^{e} siècle, de formes de déterminisme pesant sur chacun. L'Histoire obéirait aussi à une sorte de cadre naturel de facteurs et de contraintes idéologiques qu'il conviendrait encore de déchiffrer, afin de compléter les connaissances accumulées de la nature humaine.

30 Lefebvre, historien du quantitatif, dévoreur de séries de chiffres, n'abandonne jamais son observation de la nature humaine, de la caractérologie. Il approfondit ses analyses sur la biographie, dont il reconnait combien elle était un genre à ce point compliqué, au moment d'expliquer les raisons profondes des faits et agissements d'une personne sans maitriser « tout » de cette dernière. De ses observations des déterminismes biologiques sur les populations défavorisées, il établit d'abord un lien entre la méthode statistique de l'étude des structures sociales et les outils des sciences de la nature[49]. Georges Lefebvre désirait étudier les comportements humains au travers de la caractérologie, par la connaissance, si possible de la biologie de types sociaux, (« la biologie du guerrier », p.16), questions demeurées sans réponses. Le livre de Louis Chevalier, *Classes laborieuses, Classes dangereuses*, paru en 1958, lui parait constituer un premier jalon important dans cette perspective, car le biologique, dans ce cas, n'est pas seulement un acquis, il est aussi un produit social-existentiel qui, à son tour, induit d'autres formes de conséquences bio-historique, comme l'épidémie, la faim, la maladie, la mort, la santé précaire[50]. Ces conditions bio-socio-historiques d'existence de la classe ouvrière durant le XIX^{e} siècle, expliquent à leur tour la violence des relations et des perceptions des classes populaires, jusqu'à persuader la bourgeoisie qu'elle vit à côté d'un groupe dont les marqueurs biologiques sont quasi différents des siens. Ainsi, en 1959 encore, à la veille de son décès, Georges Lefebvre préparait un colloque sur « les fondements biologiques du comportement populaire parisien au XVIII^{e} et XIX^{e} siècle où historiens et médecins devaient se réunir pour donner la direction à une recherche fondée sur les archives de l'Assistance publique… »[51]. Certes, le courant d'une Histoire de l'hygiénisme ou de l'hôpital comme institution s'est développé, mais cette dimension précise de l'intuition de Lefebvre, d'une jonction possible de la biotechnologie et de la sociologie, comme pistes explicatives de certains phénomènes révolutionnaires, appelle encore des recherches et le champ exploratoire est encore largement ouvert.

31 On saisit mieux, dans ces conditions, la définition possible de l'histoire comme « une histoire sociologique et des aspirations scientifiques »[52]. L'historien, à la fin de sa vie, demeure persuadé que l'Histoire est une science de l'observation qui pâtit sévèrement du manque de ce cadre scientifique dont jouissent les autres sciences naturelles, reposant sur l'expérimentation d'abord, la « répétabilité » ensuite, et enfin la « constante », fondation même de leur « scientificité », conditions sine qua non pour

approcher « la machinerie humaine », la « turbine » de l'individu-humain, comme le signifiait Lefebvre, le moteur particulier de l'homme, élément d'un tout, lui-même à la fois acteur et fauteur de l'histoire[53].

32 L'Histoire peut et doit être une Histoire du fait naturel, c'est-à-dire de l'inscription historicisée des sociétés dans une époque dont les cadres économiques sociaux donnent la clé de lecture rigoureuses et strictement nécessaire, mais n'épuisant nullement le sens interprétatif global des éléments sociétaux. Sciences sociales et psychologiques offrent en complément, le moyen d'interpréter des événements qui ne sont que des symptômes exprimant les dysfonctionnements du corps entier. L'article fondateur des « Foules en Révolution » devait poser, plus qu'illustrer l'ensemble des pistes socio-historiques et psycho-historiques qui fondaient l'intuition de l'historien[54]. C'est là sûrement une intuition majeure des plus étonnantes de la part d'un des pères de l'histoire économique et sociale, et cependant point si étonnante lorsqu'on prend conscience de l'éloignement de Lefebvre par rapport à Lebon, au moment de vouloir comprendre la psychologie des foules et surtout au moment d'interpréter le rôle de l'homme dans son individualité, jamais sous-estimée, loin de là, et ouvrant directement, et de façon novatrice aux recherches de Michel Vovelle sur les acteurs en histoire comme Sade et Mirabeau, personnages à la marge, ou bien menant aux travaux sur les passeurs d'un groupe à l'autre, les courtiers en Histoire, meneurs intermédiaires[55], ou bien conduisant aux études sur le « protagonisme », tel que Haïm Burstin l'a proposé récemment et que Lefebvre décrivait dans son étude sur les foules en toutes lettres, sans que le terme ne soit mentionné[56]. Tout un questionnement dialectique sur le rapport entre l'acteur et le groupe se met en place. Lefebvre ouvre des pistes nouvelles, parfois encore surprenantes, évoquant même le « magnétisme » de la foule, faisant référence là encore à un terme que la science française pouvait utiliser au XIX^{e} siècle, totalement délaissé, voire marginalisé au moment où l'article est écrit.

33 Ainsi, l'histoire selon Lefebvre serait idéalement construite, non seulement sur la rigueur méthodologique due à l'étude des sources, sur la synthèse d'une science marxiste des rapports sociologiques, mais aussi et de façon moins revendiquée, mais néanmoins prégnante, sur une conception biologique de l'insertion de l'homme dans la périodicité conjoncturelle de son existence qu'une nécessaire connaissance des sciences naturelles donnerait à comprendre. L'histoire devient aussi une science du biologique, des conditions biologiques de l'existence et des impératifs déterminants qui pèsent sur les acteurs[57]. C'était une dimension suffisamment importante de la pensée de Lefebvre pour que ses élèves s'en souviennent comme si c'était la part d'un héritage oral développé dans les cours et sensé marquer les futurs jeunes professeurs. Ainsi, René Garmy confirme bien que pour Lefebvre, « l'étude du passé, est une histoire naturelle de l'homme vivant en société »[58]. C'est également cette dimension que Lefebvre développe dans deux articles peu mentionnés par ses élèves, mais qui n'échappèrent pas à la sagacité de Reinhard lorsqu'il rédigea à son tour, l'hommage qu'il lui rendît en 1960, au moment de prendre la direction de l'IHRF[59].

34 Dans un des deux articles qui reprend une conférence de Lefebvre, Reinhard rappelle l'historien âgé, devenant plus explicite sur sa conception de l'histoire comme une Science[60].

35 « On ne saurait contester que, dans le passé, les plus hardis des initiateurs comptaient ainsi rapprocher l'histoire, des sciences de la nature. Tocqueville n'en fit point mystère, dans sa préface de L'Ancien Régime : « j'ai fait, écrit-il, comme les médecins qui, dans

chaque organe éteint, essayent de découvrir les lois de la vie »... Et Lefebvre de poursuivre en citant Tocqueville, citant à son tour Cuvier, dans un jeu de double renvoi : « Il existe, dit Cuvier, une relation nécessaire entre toutes les parties des corps organisés de telle sorte que l'homme qui rencontre une partie détachée de l'un d'eux est en état de reconstruire l'ensemble. Un même travail analytique pourrait servir à connaître la plupart des règles générales qui règlent toute chose... Il faut donc par l'ethnographie, la linguistique, la démographie, la psychologie et spécialement la psychologie collective, la sociologie des civilisations, faire de l'histoire une science de l'observation comparable à des sciences expérimentales »[61]. Ainsi, l'intuition de Georges Lefebvre dévoile une référence encore plus lointaine dans le domaine des sciences françaises expérimentales, puisant dans la première moitié du XIX[e] siècle. Cette filiation est encore plus révélatrice de la modernité pour qui sait lire le maître, imaginant la première trace d'une histoire du paradigme indiciaire telle que Carlo Ginsburg l'a défendue récemment, c'est-à-dire une Histoire puisant aux sources mêmes de la méthode archéologique, capable de reconstruire un objet, un squelette, un pan du réel, avec des fragments épars de la réalité totale[62].

36 Cette intuition fulgurante a pu ne pas s'imposer dans l'actualité idéologique des plus tendues de 1955. En effet, à bien relire la revue *La Pensée*, organe d'expression des savants et intellectuels proches du Parti Communiste Français, le lecteur se trouve davantage dans une glorification qui nous paraît aujourd'hui totalement désuète, sûrement déplacée, de la science socialiste et plus particulièrement de la sociologie telle qu'elle est conçue dans une Union Soviétique fortement marquée par le stalinisme totalitaire. Georges Lefebvre, avec d'autres personnalités du monde savant, fait partie du Comité scientifique de cette revue. Celle-ci consacre dans ses comptes rendus - qui n'ont pu échapper au maître - des résumés d'ouvrages aujourd'hui oubliés, mais faisant grand cas de la psychologie, dans la recherche des déterminismes cérébraux poussant à l'action collective et à ses ramifications pavloviennes, ici encensées selon les vérités que le savant communiste révèle de la psychologie comportementale des grands ensembles démographiques.

37 Sûrement, cette dimension moins fine de la ligne éditoriale de la revue, n'a pas dû être partagée par tous ses lecteurs. Elle prouve cependant une ligne politique dominante tentant d'établir le rôle et les enjeux de la construction de contraintes intégrées par des masses importantes, au fondement même de l'acceptation du socialisme scientifique soviétique, une fois rendus possibles la connaissance et le contrôle du psychisme des foules, creusant par la même la tombe d'un idéal communiste d'émancipation des sociétés, et de liberté de chacun. Dans ces conditions, il devenait plus aisé de relier Lefebvre pour le critiquer, à cette modernité attachant psychologie de masse et politisation, plutôt que d'essayer de comprendre les racines de la pensée de Lefebvre dans l'histoire des sciences du XIX[e] siècle...

38 Ignorer ou mésestimer cette racine du savoir de Lefebvre induisait à le représenter tel un savant vieillissant et rigidifié qui aurait éclairé de façon nouvelle la psychologie des foules à usage militant et tracé le cercle de ses disciples, excluant de toute reconnaissance ceux qui refusaient d'adopter cette forme de darwinisme érudit, comme mode de distinction qualifiante et professionnelle au sein des historiens de la Révolution. Pourtant les références de Lefebvre peuvent constituer un écho à des références bien plus anciennes, plongeant dans les intuitions de la recherche sur les sciences de la nature, portées par l'école française du XIX[e] siècle, interrogeant sans

cesse la question de la mécanique de l'action et de la volonté de l'individu dans la structure biologique de son organisme ou de son psychisme, et retrouvant par là-même une ancienne interrogation exprimée par les penseurs du XVIII[e] siècle, de Voltaire à l'abbé de Condillac en passant par la Mettrie[63].

39 Tournons nous, et pour conclure cette introduction, vers la réception de Lefebvre en Italie au travers d'un court débat sur la question de la liberté comme fait historique et système réflexif.

40 La grande école italienne libérale de l'après-guerre, hors de toute référence à un parti communiste puissant, a travaillé sur l'influence déterminante de la Révolution française dans l'histoire contemporaine de l'Italie, pensant la Révolution comme le déclencheur de la grande tradition libérale et démocratique européenne, et italienne en particulier. Franco Venturi d'abord, Alessandro Galante Garonne ensuite, ce dernier plus proche de Lefebvre, furent les deux artisans critiques et précieux de cette école italienne, au moment de redécouvrir l'importance politique de la Conspiration des Égaux et des débats qu'elle fit naître autour de Lefebvre, contribuant à la réédition des *Mémoires* de Buonarroti[64].

41 C'est dans cette perspective qu'il faut relire attentivement les remarques de Galante Garonne avouant la manifestation du mécontentement bien réel de Lefebvre lorsque, en 1953, chez Einaudi, il traduit, introduit et publie *La Révolution* de Quinet. Lefebvre ne comprenait pas cette initiative et fit savoir son étonnement dans une lettre restée courtoise, adressée à son collègue italien quant à l'intérêt pour cet historien de la liberté, critiquant sa façon de faire de l'histoire, sous la forme d'essais, loin de toutes sources, en exil, enfin rejetant ce goût typiquement *crocéen* pour « l'Histoire de l'historiographie »[65], justement les trois thèmes qui allaient, entre 1960 et 1990, porter les axes majeurs de réflexion à propos des questions soulevées par les études sur la Révolution : la liberté individuelle et collective ; les modes d'écriture sur l'histoire de la Révolution ; l'apparition de l'essai comme façon de « penser » l'histoire (verbe expressément choisi contre « compter, mesurer, peser »). Ces trois thèmes, refusés en fin de compte par le maître vieillissant, constituent de fait le talon d'Achille de l'œuvre de Georges Lefebvre qui n'a point perçu, comment les problèmes de la liberté liés à l'interrogation épistémologique et historiographique, résumé de façon lapidaire mais avec une efficacité redoutable dans *Le Catéchisme Révolutionnaire* de Furet, allaient fragiliser considérablement ses apports, ne résistant pas aux formes de contestations libertaires ou libérales des années 1960-1970 et au delà. Ce qui demeurait essentiel aux yeux du maître - les conquêtes collectives des droits, les luttes des foules, unies par un sentiment d'injustice et cherchant à établir un nouvel ordre - passait sûrement avant la conquête des libertés individuelles et la naissance d'un monde de la libre initiative libérale, autant d'objets de recherches qui allaient marquer une nouvelle génération d'auteurs à partir de 1960.

42 Ne nous y trompons pas, derrière Soboul, c'est l'œuvre de Lefebvre qui fut visée, avec l'agressivité au fond, de la part de Furet pour une histoire vue « d'en bas » (expression de Georges Lefebvre), avec une sorte de mépris pour une analyse des mentalités paysannes, c'est-à-dire de la majorité de la population, avec une sorte de condescendance blasée face à ce que Galante Garonne appelait à propos de Lefebvre «un voltairianisme moderne »[66]. Le temps de la redécouverte sereine et approfondie de cette œuvre est sûrement arrivé, et tout d'abord par le constat de son influence sur plusieurs générations d'historiens. Ainsi, en une décennie, de 1930 à 1940, de 58 à 68

ans, Lefebvre a « tout » fait, tout synthétisé et inventé une bonne partie des pistes que la génération née entre 1910 et 1920, celle de ses trois mousquetaires, Soboul, Cobb, Rudé, sans oublier Tonneson, puis la génération suivante, née entre 1930 et 1940, ont empruntées. Incontestablement, Michel Vovelle, avec son travail sur les mentalités et les superstructures religieuses, ou Claude Mazauric sur la structure foncière et l'explication des révoltes populaires contre la Révolution, en sont les acteurs. Plus récemment, la génération des historiens nés entre 1945 et 1955, a reçu à son tour cette influence et Jean Pierre Jessenne et Timothy Tackett peuvent être considérés comme ses plus créatifs héritiers. Qu'en feront les doctorants, nés depuis 1980 ?... L'avenir le dira.

NOTES

1. Jean-René SURATTEAU, « Georges Lefebvre historien politique », *Hommage à Georges Lefebvre* (1874-1959), Nancy, Société des Études robespierristes/Georges Thomas, 1960, p. 34.

2. *Cf. Hommage à Georges Lefebvre, 1874-1959*, *op.cit*. La stratégie de l'héritage et la construction du réseau comme l'on dirait aujourd'hui, est d'ailleurs soigneusement préparée par le maître qui rend un ultime hommage à Albert Soboul, « le plus cher de ses élèves », *dixit* Jean-René SURATTEAU, en lui consacrant un de ses derniers comptes rendus, dans les *AHRF*, 1959, p. 164-173 ; Jean DAUTRY, dans son étude sur « Georges Lefebvre et le babouvisme », va jusqu'à écrire : « des années précédant la Seconde Guerre mondiale jusqu'à ses derniers moments, Georges Lefebvre présida en quelques sorte de sa petite maison de Boulogne-sur-Seine, une Internationale d'érudits en babouvisme et en buonarottisme, dont la section italienne était la plus fournie et la plus active », *Hommage*, *op.cit*, p. 53.

3. L'ouvrage, *La Révolution française*, est publié au second trimestre de 1930, aux éditions des Presses universitaires de France puis réédité en 1938. En 1951, Lefebvre le refonde entièrement, en assumant la réécriture intégrale, tenant compte de la multitude de travaux parus entre 1930 et 1950 et des expériences nationales et internationales, illustré par son ultime développement sur *Le Monde à l'Avènement de Napoléon.* Une cinquième édition voit le jour en 1963.

4. Georges LEFEBVRE, *Questions agraires aux temps de la Terreur*, Strasbourg, 1932, (collection de documents inédits de la Révolution française) traduit et publié en russe en 1936, réédité en 1954 avec une nouvelle introduction de 132 pages, La Roche- sur-Yon puis en 1989, en une édition revue et corrigée par Catherine Kawa, CTHS, Paris.

5. Georges LEFEBVRE, *La Grande Peur de 1789*, Paris, 1932, réédité en 1956, puis en 1988 chez Armand Colin.

6. *Annales d'histoire sociale économique et sociale*, n° 5, 1933 p. 301-304. « Partant de cet ensemble de menus faits, immédiatement apparents, et dont le pittoresque même avait souvent masqué le sens profond, l'auteur recherchant de proche en proche leur explication, nous fait pénétrer jusqu'au cœur de la société française de son temps, dans sa structure intime et le lacis de ses multiples courants. Ce n'est pas qu'en pathologie mentale que l'hallucination – puisqu'hallucination il ya – est révélatrice. Mais il n'est donné qu'aux grands observateurs de lui arracher ses secrets ». Pour comprendre le contexte d'écriture de l'ouvrage on peut lire l'introduction de Jacques Revel, à l'édition de 1988, Paris, Armand Colin, « Présentation », p. 7-23.

7. La conférence d'Alfred Cobban, donnée en 1954, fut éditée à Londres en 1955, *The Myth of the french Revolution. An inaugural lecture delivered at University College* puis reprise dans un recueil d'articles *Aspects of the French Revolution*, Londres, Jonathan Cape, 1968. Voir en français, *Le sens de la Révolution Française*, Paris, Juliard 1984 ; pour situer le contexte historique olivier BÉTOURNÉ et Aglaia I. ARTIG, *Penser l'histoire de la Révolution, deux siècles de passion française*, Paris, La Découverte, 1989, p 124-130 & Franco BENIGNO, *Specchi della rivoluzione. Conflitto e identita politica nell'Europe moderna*, Roma, Donzelli editore, 1999, p.7-14. La réponse de Georges Lefebvre à Alfred Cobban se trouve dans les *AHRF*, XIX, 1956, p. 337-345.

8. Ce lien possède des racines encore plus profondes dans les recherches de Lefebvre interrogeant le despotisme éclairé. *Cf.* « Le Despotisme éclairé », *AHRF*, 1949, p. 97-115.

9. Jacques GODEHOT, « Georges Lefebvre historien du Directoire, du Consulat et de l'Empire », *Hommage, op. cit.*, p. 27.

10. Georges LEFEBVRE, *Quatre vingt neuf,* Paris, Colin, 1939, réédité en 1971 aux Éditions sociales et dans l'édition la plus récente, voir l'avant propos par Claude MAZAURIC, Messidor/ Éditions Sociales, 1989, p. VII-XII.

11. C'est en 1947 que Robert R. PALMER va traduire et publier l'ouvrage sous le titre *The Coming of the French Revolution.* Depuis l'ouvrage a été régulièrement réimprimé en 1967, 1975, 1988. La dernière réédition date de 2005 aux Princeton University Press, avec une introduction de Timothy Tackett, p. VII-XXXI.

12. Ce qui fait dire à Jacques Godechot que, de 1932 jusqu'en 1951, Georges Lefebvre ne s'occupa presqu'exclusivement que des événements qui coururent depuis Thermidor jusqu'à la fin de l'Empire, éclairant différemment la carrière d'un historien censé n'avoir travaillé que sur la dite Grande Révolution de 1789 à 1794... op. cit. p. 30. Voir Georges LEFEBVRE, *La France sous le Directoire 1795-1799*, Cours donné en Sorbonne en 1942-1943, qui donna lieu à une publication résumée en 1946 chez Armand Colin, *Le Directoire*. Le cours fut publié en 1977 aux Éditions Sociales puis republié par Jean-René Suratteau en 1984 chez Messidor/ Éditions sociales.

13. Pour ces dernières informations, voir Marc BOULOISEAU « De Jaurès à George Lefebvre, la Commission d'Histoire économique de la Révolution », *Hommage*, *op.cit.*, p. 62-63, et *Assemblée générale de la Commission centrale*, 1939, Paris, 1942-1945, 2 vol.

14. Sur les conditions de création de l'Institut d'histoire de la Révolution française, voir l'article d'Antonino de Francesco et ses intéressantes découvertes aux archives de la chancellerie de la Sorbonne dans ce numéro spécial, *infra*.

15. *Cf.* Marcel REINHARD, « Georges Lefebvre à la Sorbonne », *Hommage, op.cit.*, p. 68.

16. Pascal ORY, « La commémoration révolutionnaire en 1939 », *La France et les français en 1938-1939*, FNSP, 1978, p. 115-136.

17. A ce sujet, voir l'article de Claude MAZAURIC, sur le sort tragique de Théodore, le frère de Georges Lefebvre, « 'Les chaussées sont désertes, plus de passants sur les chemins' (Esaïe 33.8). La SER dans la tourmente, 1940-1945 », *AHRF*, n° 353, 2008, p. 169-207.

18. En plus des articles hommage qu'il écrivit en l'honneur de son maître, on peut mentionner le colloque « Mathiez-Lefebvre » qu'Albert Soboul organisa entre le 30 novembre et le 1e décembre 1974 en Sorbonne et qui fut édité sous le titre *Voies nouvelles pour l'histoire de la Révolution française,* par la Commission d'histoire économique et sociale de la Révolution française, 1978.

19. Albert SOBOUL, « Georges Lefebvre historien de la Révolution française 1874-1959 », *Hommage, op.cit.*, p. 1-20.

20. À propos de Tocqueville, lire l'intervention de Georges LEFEBVRE dans les *AHRF*, 1955, p. 313-323.

21. Pour la réactualisation de ces problématiques voir dans les *AHRF*, le n° 2, 2008, « Les temps composés de l'économie », et plus particulièrement de Dominique MARGAIRAZ et PhilippeMINARD, « Marché des subsistances et économie morale : ce que « taxer veut dire », p. 53-100.

22. Disciple de Charles Petit–Dutaillis, il accepte à ce titre de traduire la *Constitutional History of England* de William Stubbs, deux premiers volumes de cette traduction parurent en 1907 et 1923, le troisième en 1927. Georges Lefebvre écrit une étude originale sur le Parlement anglais aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles, insérée dans la traduction et, manifestement cette étude fut d'une telle qualité qu'elle fut traduite aussitôt en anglais (Charles PETIT-DUTAILLIS & Georges LEFEBVRE, *Studies* and notes *Supplementary to Stubb's Constitutionnal History*, t. III, Manchester, 1929-1930, publication des trois volumes en un seul, voir p. 345-505, l'étude de Georges Lefebvre. Ce dernier aurait pu tout aussi bien devenir médiéviste et semble s'être donné cette possibilité jusqu'au milieu des années 1920-1930.

23. Notons que ce texte pourtant encensé ne fut pas réédité avant de nombreuses décennies en France. Il fallut attendre 1959 pour qu'Albert Soboul et Armando Saitta viennent à la rescousse de la pauvreté de l'édition érudite française et le rééditent dans la maison italienne Laterza. Ce n'est qu'en 1972 que les éditions Armand Colin republièrent à l'identique le texte de 1924.

24. Jean-Pierre JESSENNE, *Pouvoir au village et révolution. Artois 1760-1848*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1987, et plus récemment, *Les campagnes françaises entre mythe et histoire : XVIII^e^-XXI^e^ siècle*, Paris, A. Colin, 2006.

25. Cette controverse ne saurait se réduire à des aspects idéologiques réduisant les acteurs à de simples postures qui traduiraient, de façon plus ou moins grossière, un positionnement à droite ou à gauche. C'est bien plutôt du côté de l'influence de la sociologie naissante avec les travaux allemands et français qu'il faut se pencher pour comprendre comment les historiens se sont emparés de la question de la domination bourgeoisie comme moteur de l'histoire du monde occidental du XVI^e^ au XX^e^ siècle, vers la fin du XIX^e^ siècle.

26. Denis RICHET& François FURET, *La Révolution Française,* Paris, Hachette, 1964 ; Denis RICHET, *La France moderne, l'esprit des institutions,* Paris, Flammarion, 1973. Il suffit de lire la gêne avec laquelle Jacques Godechot évoque ces deux historiens non spécialistes de la révolution, « aucun de ces auteurs n'avait rédigé de thèse de doctorat » est-il souligné, pour se rendre compte de la difficulté à percevoir parmi les anciens élèves de Lefebvre, de l'ampleur du débat proposé par les deux historiens puis relayé ensuite par ce qui fut appelé la « galaxie Furet », Richet décédant en 1989. *Cf.* Jacques GODECHOT, *Un jury pour la Révolution*, Paris, Robert Laffont, 1974, p. 366-368.

27. James FRIGULIETTI, « *Georges Lefebvre, pour le cinquantième Anniversaire de sa Mort* », *AHRF*, n° 358, oct.- déc. 2009, p. 133-142.

28. Georges LEFEBVRE, *Notions d'Historiographies moderne*, cours de Sorbonne, Centre de documentation universitaire, 1946, 251 p.

29. Voir Nicole RACINE-FURLAUD, « Pacifistes et antifascistes. Le Comité de vigilance des intellectuels antifascistes », *Des années trente. Groupes et ruptures*, sous la direction d'A. Roche & C. Tarting, Paris, Éditions du CNRS, 1985 ; Pascal ORY & Jean-François SIRINELLI, *Les intellectuels en France, de l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Colin, 1985, en particulier p. 98-99

30. *Cf.* Georges LEFEBVRE « Quelques réflexions sur l'histoire des civilisations », *AHRF,* 1955, p 97. Voir également l'introduction de Georges Lefebvre à *L'Ancien Régime et la Révolution* de Tocqueville, *Œuvres complètes*, Paris, 1952, t. II, 358 p., et son article dans les *AHRF*, 1955, p. 313.

31. Georges LEFEBVRE, *Études sur la Révolution française*, Paris, Presses Universitaires de France, 1954. Albert Soboul fut sûrement la cheville ouvrière de l'ouvrage mais nous n'avons pu savoir exactement qui avait réalisé le plan du livre. Albert Soboul reprit en introduction, dans la seconde éditions de 1963, le texte qu'il avait composé pour l'hommage mortuaire réalisé en 1960, p. 1-22 (*Hommage…*, *op cit*.)

32. Georges LEFEBVRE, « Sur Danton », *AHRF,* 1932, article repris dans les *Études, op. cit*., p. 53-107.

33. Georges LEFEBVRE « Les foules révolutionnaires », communication présentée au centre de synthèse en 1932, publié en 1934 dans les *AHRF ;* voir aussi « Le meurtre du Comte de Dampierre (22 juin 1791) » dans la *Revue Historique*, Tome 192, 1941.

34. Ernest LABROUSSE, *Voies nouvelles vers une Histoire de la Bourgeoisie occidentale au XVIII^e^ et XIX^e^ siècle, 1700-1850*, *Actes du Congrès des sciences historiques*, Rome,1955, t. IV.

35. Georges LEFEBVRE, *Contribution à l'étude des structures sociales à la fin du XVIII^e^ siècle*, 1962, t. I ; *Subsistances et maximum, (1789-an IV)*, 1968, t. II. Voir sur ce thème Louis BERGERON, « Les études orléanaises de Georges Lefebvre », *AESC*, 1965, volume 20, n° 4, p. 774-787.

36. *Cf.* Louis TRÉNARD, « Georges Lefebvre, précurseur de l'histoire des mentalités », *AHRF*, n° 237, p 411- 424.

37. Michel VOVELLE, *Idéologies et mentalités*, Paris, Maspero, 1982.

38. Jean-René SURATTEAU dans *Hommages*, *op. cit.*, p 41

39. Michel VOVELLE, *Piété baroque et déchristianisation en Provence au XVIII^e^ siècle* [1973] Paris, Point Seuil Histoire 1978.

40. Roger CHARTIER, « Le monde comme Représentation », *Annales ESC*, 1989, vol. 44, n° 6, p. 1505-1520 & Timothy TACKETT « Conspiracy obsession in a time of Revolution. French Elites and the Origins of the Terror. 1789-1792 », *American Historical Revue*, 105, n° 3, 2000, p. 690-713.

41. Timothy TACKETT, « Les approches de 1789 sont plus pragmatiques, moins idéologiques » entretien réservé au *Monde*, n° spécial *La Révolution en héritage 1789-2009,* été 2009, p. 6-11 ; Michael Scott CHRISTOFFERSON, *Les Intellectuels contre la Gauche. L'Idélologie anti-totalitaire en France (1968-1981)* [2004], Marseille, Agone, 2009.

42. Sur la structure sociale et son rôle, voir l'article de Stéphane BUZZI, « Georges Lefebvre (1874-1959) ou une histoire sociale possible », *Le Mouvement social,* 2002/3 n° 200, p. 177-195.

43. C'est Jean-René SURATTEAU qui lui suggère cette expression trouvée dans le *Moniteur*, à propos des élections de l'an V dans « *Les Élections de l'an V aux Conseils du Directoire* », *AHRF*, 1958, p. 33.

44. Albert MATHIEZ, *La vie chère et le mouvement social sous la Terreur*, Paris, Payot, 1927.

45. Le 24 février 1939, Georges Lefebvre avait présidé en Sorbonne avec Paul Langevin, René Cassin et Maurice Halbwachs, un séminaire consacré à « La Révolution française et les Sciences ». Sur le concept d'accélération de l'Histoire, voir aussi OlivierREMAUD : « Petite Philosophie de l'Accélération de l'Histoire », *Esprit*, juin 2008, p.135-152.

46. Patrick GARCIA & Jean LEDUC, *L'Enseignement de l'histoire en France de l'Ancien Régime à nos jours*, Paris, Armand Colin, 2003.

47. Aldo GAROSCI, *Storia della Francia moderna 1870-1946*, Torino, Einaudi, 1947.

48. Christian DELACROIX, François DOSSE & Patrick GARCIA, *Les courants historiques en France XIX^e^ et XX^e^ siècles* [1999], Paris, Folio Histoire/Gallimard, 2007, « Le moment méthodique », p 96-199.

49. Faisant preuve de grande finesse, Albert SOBOUL soulève ce problème à propos du rapport entre une histoire de la biologie et la population parisienne, sentant bien que c'était là une idée forte de son maître « dans ses écrits et plus encore dans ses paroles », *Hommage*, *op. cit.*, p.16.

50. Louis CHEVALIER, *Classes laborieuses, Classes dangereuses*, Paris, Plon, 1958.

51. AlbertSOBOUL, *Hommage*, *op. cit.*, p.17.

52. Georges LEFEBVRE« Réflexions sur l'Histoire », *La Pensée. Revue du rationalisme moderne*, mai-juin 1955, p. 31.

53. Georges LEFEBVRE, « *Quelques Réflexions sur l'Histoire des Civilisations* », *AHRF*, 1955, p. 97-109.

54. Georges LEFEBVRE, « *Foules Révolutionnaires* », *op. cit.*

55. Jean BOUTIER & Philippe BOUTRY, « Les courtiers locaux du politique, 1789-1792 », *AHRF*, 1994, n° 297, p. 401-411.

56. Haïm BURSTIN, *Une révolution à l'œuvre, le faubourg Saint Marcel, 1789-1894*, Seyssel, Champ Vallon, 2005.

57. Georges Lefebvre connaît l'œuvre, aujourd'hui oubliée, de Paul LACOMBE, *De l'Histoire considérée comme science*, Paris, Hachette et C^ie^, 1894, si importante pour comprendre la naissance de l'anthropologie et l'introduction du temps long comme mode de connaissance précis des civilisations passées.

58. *Hommage*, *op. cit.*, p. 82 ... et l'auteur de la notice va jusqu'à rappeler les observations du maître sur le monde animal et ses différences avec celui des humains.
59. Marcel Reinhard choisit la *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine* pour livrer sa biographie du maître décédé, avec un titre laconique « Georges Lefebvre. 1874-1959 »
60. *La Pensée*, *op. cit.*, n° 61, mai-juin 1955, concrètement l'organe de réflexion du PCF ; Lefebvre fait partie du comité de patronage avec d'autres professeurs en Sorbonne, Eugène Aubel, Louis Barrabe, Charles Bruneau, André Cholley, Jean Dresch, Pierre George, Alfred Jolivet, Jean Wyart.
61. *Ibid.*, p. 27, 28, 29. Georges Lefebvre évoque au passage les civilisations décadentes ou arriérées.
62. Carlo GINZBURG, *Mythes, emblèmes, traces ; morphologie et histoire* [1986], Paris, Flammarion, 1989.
63. Voir, par exemple, dans *La Pensée,* « Réflexions sur l'histoire » par Jean ORCEL(introduction) & Georges LEFEBVRE, reprise d'une conférence donnée à l'Union française Universitaire à la Sorbonne pour la cérémonie des 80 ans de Georges Lefebvre, n° 61, mai- juin 1955, p. 215-235.
64. Franco VENTURI, *Jean Jaurès e altri Storici della Rivoluzione francese*, Turin, Einaudi, 1948 ; BUONARROTI, *Histoire de la Conjuration pour l'Égalité, dite de Babeuf*, 1828, Réédition et introduction de G. Lefebvre, Paris, 1957.
65. Alessandro GALANTE GARRONNE « Georges Lefebvre et les historiens italiens », *Hommage, op. cit.*, p 109-116.
66. *Ibid*., p. 116.

AUTEUR

PIERRE SERNA

Université de Paris I Panthéon-SorbonneEa127/Institut d'histoire de la Révolution française/Ums 122